

Études et documents  
réunis par Pierre Halen et János Riesz

**PATRICE LUMUMBA**  
**ENTRE DIEU ET DIABLE**  
Un héros africain dans ses images



L'Harmattan

Il est doux de se raconter des histoires.

Gérard CHALIAND, *Mythes révolutionnaires du Tiers-Monde*.

— Ça se calme. Pour combien de temps, c'est une autre affaire.  
[...] Dès qu'il s'agit de l'Afrique, les gens ou bien ne veulent pas savoir, ou bien jugent au nom de leurs principes. Tout le monde se moque éperdument de ceux qui sont sur place.

V.S. NAIPAUL, *A Bend in the River*.

## TABLE DES MATIÈRES

Mythe, histoire et procès du sens : visite guidée d'une imagerie Pierre HALEN .....	7-29
<b>Études</b>	
Lumumba ou l'Afrique ambiguë de Jean-Paul Sartre. Jean-Marc MOURA .....	39-48
Quelques images de Patrice Lumumba dans la littérature du monde noir d'expression française. Marie-José HOYET .....	49-80
La figure de Patrice Lumumba dans les lettres du Congo-Zaïre. Charles DJUNGU-SIMBA K. ....	81-91
Patrice Lumumba, messie noir et diable suicidaire dans <i>Une saison au Congo</i> d'Aimé Césaire. Kathleen GYSSELS .....	95-109
«Vienne le temps des pluies». La représentation de la crise congolaise dans <i>Le Livre noir du Congo</i> d'Hélène Tournaire et Robert Bouteaud, et dans <i>Une saison au Congo</i> d'Aimé Césaire. Karin SEKORA .....	111-128
Lumumba dans l'œuvre poétique de Tchicaya u Tam'si. Décomposition et recomposition d'un mythe Claudia ORTNER-BUCHBERGER .....	137-150
Patrice Lumumba, héros nigérian ? Alain RICARD .....	151-155
Patrice Lumumba dans le roman d'espionnage Édouard VINCKE .....	157-168
Lumumba dans la littérature post-métropolitaine en Belgique. Une spectrographie Pierre HALEN .....	169-186
Patrice Lumumba et les Belges : histoire d'un amour déçu. Jean-Claude WILLAME .....	189-195
Du portrait au personnage. La diabolisation symbolique de Patrice Lumumba dans <i>La Libre Belgique</i> . Christine MASUY .....	199-213

De l'indifférence à l'effroi : le Congrès américain et Patrice Lumumba (1959-1961).	
Bernard LEMELIN .....	219-238
Patrice Lumumba d'après la propagande à l'époque de la République Populaire Polonaise	
Stanislaw JANKOWIAK .....	239-252
Patrice Lumumba : a short-lived legend	
Andrzej SZPOCINSKI .....	253-256
Lumumba dans <i>Présence africaine</i> .	
Katharina STÄDTLER .....	259-276
L'Afrique du Che. Du mythe de Lumumba à la réalité de la guérilla.	
Véronique PORRA .....	277-294
Patrice Lumumba en son temps : un modéré ?	
NYUNDA ya Rubango .....	295-309
"Lumumba delivers the Congo from Slavery". Patrice Lumumba in the minds of the Tetela	
Thomas TURNER .....	315-334
La pensée politique de Lumumba. L'autre face du discours révolutionnaire.	
P. NGOMA-BINDA .....	335-349
Figures des mémoires congolaises de Lumumba : Moïse, héros culturel, Jésus-Christ	
Bogumil JEWSIEWICKI .....	353-386

### Documents

Patrice Lumumba. la dimension d'un tribun (extraits)	
Jean VAN LIERDE .....	30
Extraits du <i>Journal</i> d'un magistrat colonial (juillet-septembre 1959)	
N. ....	31-38
Patrice Lumumba et la guerre des bières. Un témoignage.	
N. ....	92-94
Quelques témoignages sur Lumumba	
Recueillis par Alphonse MBUYAMBA Kankolongo .....	129-136

---

Lettre à Benoit Verhaegen	
Jean VAN LIERDE .....	187-188
Extraits de <i>La Libre Belgique</i> (Bruxelles)	
N. ....	196-198
Extraits de <i>La Presse africaine</i> (Bukavu)	
N. ....	214-218
Lettre inédite à Jef Van Bilsen	
Patrice LUMUMBA.....	257-258
Patrice Lumumba, symbole d'amour (extraits)	
Gabriel KABONGO Bujitu.....	310
Quelques chansons populaires de l'État autonome du Sud-Kasaï recueillies par Bertin MAKOLO Muswaswa .....	311-314
Catéchisme du lumumbisme	
N. ....	350-351
Résumés/ Summaries .....	378-386

# Mythe, histoire et procès du sens : visite guidée d'une imagerie

Pierre HALEN  
Universität Bayreuth

---

Au Musée d'Histoire de Lausanne, une exposition quelque peu iconoclaste s'est tenue en 1994. On pouvait au moins en tirer cette conclusion au sujet de l'identité helvétique, que le récit de la fondation de la Confédération suisse, en 1291, dans la prairie de Rütli, était bel et bien sans fondement historique. Guillaume Tell lui-même, célébré entre autres par une tragédie de Schiller et par un opéra de Rossini, n'a jamais existé. À vrai dire, on se doutait bien qu'il entraînait, dans la belle histoire de l'arbalétrier prenant le risque de tuer son propre fils, une bonne dose de légende (et de manichéisme). Et peut-être aussi que tout un chacun, même en-dehors de la Suisse, regrette un peu qu'un héros de cette taille doive aujourd'hui se mesurer à de moins sublimes considérations. De là à envoyer des menaces de mort à l'historien, comme cela s'est parait-il produit en Suisse, il n'y a peut-être qu'un pas : le franchiront ceux qui, ayant besoin du sens que délivre le mythe, croient que ce sens est menacé s'il ne peut plus se justifier par la science historique. Or, il n'en est rien : le mythe n'a pas besoin de l'histoire et, inversement, la discipline que s'inflige l'historien est de se défier du mythe. Ce sont deux vérités autres, comme l'illustre l'apologue de la corde chez Mircea Eliade, que reprend notamment Henri Desroche dans ses *Dieux rêvés* :

Le chaman lance "en l'air" sa corde, tel un lasso ; elle ne tient apparemment à rien ; et pourtant lorsqu'il s'y suspend, tout se passe comme si elle était ancrée dans le vide, et voici que cette corde le tient et le soutient. La vacuité de sa grâce est plus dense que la gravité de sa pesanteur <sup>1</sup>.

On peut prendre les choses autrement et, se souvenant de la définition que Ricœur donnait du symbole, «qui ne ment ni ne dit vrai, mais fait signe», voir dans le mythe une vérité, ou un ordre de vérité, qui échappe à l'appréhension scientifique dans la mesure même où il doit avant tout faire

---

<sup>1</sup> DESROCHE (H.), *Les Dieux rêvés. Théisme et athéisme en utopie*. Paris, Desclée, 1972, p.219.

sens, «faire signe». On pourrait alors considérer séparément une histoire des faits et une histoire des signes engendrés par ces faits : c'est ce que fait Jean-Claude Willame lorsque, dans son livre récent consacré à Lumumba, il analyse dans un chapitre de conclusion «le mythe et l'histoire» de Lumumba<sup>1</sup>. Une telle hypothèse de travail est assurément propice à l'historien qui s'impose de serrer au plus près les événements : il peut ainsi classer dans un tiroir, et presque en annexe, leur postérité imaginaire.

La réflexion entreprise au sein du Département de littérature comparée de l'Université de Bayreuth au sujet du Premier ministre congolais avait pris comme point de départ le principe de cette séparation. Comme le faisait Willame, mais en inversant les proportions, nous nous disposions à ranger dans un tiroir, cette fois au titre de préliminaires, un rappel des faits d'histoire. De la sorte, nous pensions pouvoir nous consacrer entièrement, ensuite, à l'exploration des signes ; en quelque sorte, on allait agrandir, multiplier et illustrer plus en détail les grandes avenues déjà dégagées par Willame dans son dernier chapitre.

Il est cependant apparu que les choses n'étaient pas si simples. D'abord parce que la succession chronologique des faits et de leur déformation ultérieure dans des images est à bien des égards une vue de l'esprit. En réalité, comme l'a montré l'essai stimulant de Bernard Piniau<sup>2</sup> à propos de la manière dont la «crise congolaise» a été *communiquée* par les médias, les signes non seulement sont déjà présents *au moment* des faits — et même pour une part *avant* les faits —, mais encore agissent-ils de manière déterminante sur le cours des événements. Les acteurs opèrent en fonction de savoirs antérieurs, mais aussi de lectures mythisantes qui se déploient au jour le jour : c'est par rapport à ces structures, c'est dans ces structures, qu'ils s'orientent, a fortiori lorsque l'information présente des carences, mais pas seulement dans ce cas.

Il y a deux autres problèmes : dans les esprits formés à l'occidentale, c'est-à-dire marqués par un modèle scientifique à la fois profane et expérimental, l'adhésion au mythe, qui devrait être exclue par ce modèle, s'opère paradoxalement à la faveur de celui-ci ; elle est à la fois facilitée et en même temps occultée si le mythe peut être présenté par ailleurs comme un fait d'histoire : on ne croit plus au Père Noël, mais on croit que Christophe Colomb, personnage «historique», a «découvert» l'Amérique. Inversement, l'histoire, comme discipline, n'échappe jamais complètement à la production du sens. Parce qu'elle s'exprime dans l'historiographie, parce

1 WILLAME (J.-Cl.), *Patrice Lumumba. La crise congolaise revisitée*. Paris, Karthala, 1990.

2 PINIAU (B.), *Congo-Zaïre (1874-1981). La perception du lointain*. Paris, L'Harmattan, 1992.

qu'elle articule des récits, parce que, plus simplement, elle se choisit des objets qui sont déjà pris dans le procès du sens, enfin parce que son discours, et jusque dans ses conclusions les plus objectives, prend inévitablement place dans l'ensemble des paroles qui bruissent à l'intérieur des sociétés. Comme le rappelait récemment Henri Moniot : «L'histoire, partout et toujours, aussi critique et savant que soit son discours, baigne dans l'ensemble du discours social. Elle en vient, y repart, n'a pas d'autre amont, d'autre aval ni d'autre usage que la communication sociale»<sup>1</sup>.

Or, aucune collectivité qui ne s'alimente de récits historiques, lesquels inévitablement isolent des figures dont la grandeur est moins significative, en réalité, de son passé que de ses destinées présentes et futures. Ainsi, «les contemporains usent du passé et en recyclent la matière, en fonction de finalités avouées ou cachées qui ont toutes à voir avec un présent qui se fait ou un futur qu'on désire»<sup>2</sup>. L'objectivité *in progress* dont l'historien peut et doit se revendiquer quotidiennement n'empêche dès lors évidemment pas la prolifération d'une *histoire appliquée*, — pour reprendre les termes de Moniot : portée sur la *connivence* au moins autant que sur la *connaissance* : moins disciplinée, plus narrative, elle est aussi moins bien défendue contre la prégnance du mythe.

Ainsi, les éditions XYZ à Montréal proposent au public québécois une intéressante collection : «Les grandes figures», avec comme slogan : «les romans de l'histoire, l'histoire comme un roman». De l'aveu de l'éditeur, les «personnages célèbres» qui sont et seront envisagés dans cette collection de «biographies romancées» sont des figures qui ont «marqué l'histoire de notre pays, depuis les débuts de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours» : «Il s'agit, outre de rappeler des épisodes historiques importants et souvent mal connus par plusieurs tranches de lecteurs (principalement les adolescents), de proposer au public jeune et moins jeune des modèles tirés de notre histoire nationale». D'où ces titres éloquentes : *Chomedey de Maisonneuve, le pionnier de Montréal*, par Louis-Martin Tard ; *L'Odawa Pontiac, l'amour et la guerre*, par Bernard Assiniwi, etc.

Du temps que le Royaume de Belgique se pensait encore comme une collectivité unitaire, il avait secrété lui aussi ce genre de «Collection nationale». Un livre qui a fait un certain bruit récemment dans ce pays entendait, à l'inverse apparemment, déconstruire, au nom d'une histoire profane et expérimentale, les figures nationales dont l'évocation, autrefois,

<sup>1</sup> Dans *L'Histoire en partage. Usages et mises en discours du passé*. Sous la dir. de B. Jewsiewicki et J. Létourneau. Paris, L'Harmattan, 1996, p.11 ; voir aussi p.211.

<sup>2</sup> JEWSIEWICKI (B.) et LÉTOURNEAU (J.), *ibid.*, p.15.



avait cristallisé l'existence unitaire : Ambiorix, Godefroid de Bouillon et quelques autres héros en prenaient pour leur grade<sup>1</sup>. L'entreprise de démythification, en réalité, s'opère ici avec facilité : dans l'État fédéral de 1995, constamment menacé de scission, la croyance n'existe plus et le jeu est sans grand danger. L'historien ne déconstruit que des mythes qui ne sont plus actifs. Ce faisant, il produit du sens, puisqu'il entérine cet autre mythe, inverse, selon lequel il n'y aurait pas de figures fondatrices à la collectivité, donc pas de collectivité : autre croyance.

De même encore, la collectivité panafricaine issue des indépendances a cultivé, notamment par diverses publications monographiques de vulgarisation, aux éditions Ckaka ou L'Harmattan, ses «Grandes figures». Parmi elles, au premier rang, Patrice Lumumba.

### Un héros dans l'Histoire

Contrairement à Guillaume Tell, le «beau Patrice» a bien existé : le moins qu'on puisse dire est qu'il ne manque pas de documents à même de cautionner les récits et de favoriser la production d'une abondante historiographie. Mais celle-ci échappe d'autant moins facilement aux nécessités de la production du sens qu'en ce cas, l'Histoire apporta son lot de blessures, et singulièrement celles qu'on peut voir, ouvertes encore aujourd'hui, dans les destinées d'un pays que d'aucuns croyaient appelé, dès la fin du XIX<sup>e</sup> s., à jouer un rôle de tout premier plan dans le «développement» de l'Afrique. À pays paradigmatique, héros fondateur au destin hélas exemplaire.

D'où le continuel renouvellement des éclairages historiques. Ces dernières années, ils ont surtout concerné, d'une part, les circonstances de l'assassinat, qui ont été à peu près élucidées même si toute la lumière n'est pas encore faite sur la question, plus essentielle, des commanditaires et du rôle respectif des acteurs (congolais et étrangers) à Léopoldville en décembre 60 et janvier 61. D'autre part, on s'est beaucoup intéressé — et l'on s'intéresse dans ce livre-ci encore — à l'autre face du héros nationaliste, qui avait été longtemps occultée, à savoir l'évolué dument intégré dans le système de la tutelle coloniale ; ainsi le Président de l'Association des Évolués de Stanleyville signe-t-il en 1956 une circulaire dont les consignes sont claires :

---

<sup>1</sup> *Les Grands Mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*. Sous la direction de Anne Morelli. Bruxelles, Éd. Vie Ouvrière, 1995, 312 p.

Tous les représentants de l'Autorité, ainsi que tous les Belges qui s'attachent à nos intérêts, ont, sans aucune distinction de leur appartenance à un parti quelconque, droit à notre reconnaissance, à notre estime, à notre sympathie.

Nous devons leur rester étroitement attachés pour construire, dans un esprit de parfait loyalisme, une véritable Belgique d'Outre-Mer.

Nous n'avons pas le droit de saper, pour n'importe quel motif ou dans l'espoir de bénéficier de certaines récompenses éphémères, le travail des continuateurs de l'œuvre géniale de Léopold II, œuvre de relèvement, d'affranchissement et d'émancipation des populations indigènes.

Restons à l'écart de toutes discussions qui nous dépassent et qui n'ont pour conséquence que de diviser les hommes.

Prêtons notre loyale et sincère collaboration à ceux qui se dévouent avec un entier désintéressement pour faire de nous des hommes, de véritables citoyens, pour le plus grand bien de tous, pour la gloire de notre Mère-Patrie.

Lumumba est-il vraiment bien intégré dans le système, ou alors joue-t-il plutôt la carte du modéré ? On peut se poser la question : à une époque où chacun sait que c'est dans les milieux catholiques de la capitale qu'a émergé le manifeste de *Conscience africaine*, Lumumba se compose un personnage de leader de l'intérieur, raisonnable et absolument loyal vis-à-vis de la Métropole, et se disant victime des «mon père» obscurantistes. Au point que sa correspondance avec le Ministère libéral d'Auguste Buisseret, qui semble avoir misé sur lui contre les «manœuvres sociales-chrétiennes» de *Conscience africaine*, respire une forte odeur de larbinisme <sup>1</sup>.

Or, quelle que soit par ailleurs la pertinence scientifique de ces éclairages, dont les données nouvelles et les analyses peuvent être indiscutables, ils n'échappent pas plus que les zones d'ombre à la nécessité, pour l'être humain, de faire sens. Quant aux inconnues qui demeurent au sujet des commanditaires de l'assassinat, elles sont évidemment profitables à qui veut tirer son épingle de ce jeu qui fut sinistre, et notamment à celui qui fut le Colonel Joseph Mobutu ; mais elles sont profitables aussi à ceux qui, se souciant peu d'avoir à le démontrer, ont des *raisons de croire* qu'il y est impliqué. Ceci peut d'ailleurs s'appliquer aussi à d'autres suspects : la Belgique, la Présidence, la C.I.A., l'O.N.U., les rivaux politiques, etc. À chacun son coupable présumé : il est difficile de vivre sans se raconter une histoire où chacune des fonctions actancielles, et surtout celle du Méchant, soit occupée et bien occupée. Si l'ombre fait sens, a fortiori l'éclairage : la minutieuse reconstitution des péripéties du crime par Jacques Brassine accuse l'impéritie de certains ministres katangais et blanchit l'État belge, mais surtout restitue au mythe ce que certains n'auraient jamais dû prendre pour de l'histoire : le complot de l'Union Minière, etc. ; ce faisant, elle agit

<sup>1</sup> Cf. Lettre de Patrice Lumumba à Albert Maurice (alors attaché de presse de Buisseret) du 17 janvier 1956, dans *Le Bulletin de l'UAE*, (Bruxelles), mensuel, n°382, 1973, pp.11-14.

bien sur le sens, au moins négativement, puisqu'elle empêche une croyance.

On peut se demander aussi quel est le sens de la mise en exergue de l'«évolué» Lumumba <sup>1</sup>, auteur fort peu révolutionnaire du livre posthume : *Le Congo, terre d'avenir, est-il menacé ?* (1961). À cette mise en valeur, d'aucuns résistent, moins au nom de faits qui ne sont guère contestables qu'en raison de la menace que la réactivation historiographique de ces faits laisse peser sur le sens narratif de l'histoire. Deux des articles qui suivent sont consacrés à cette question : ils sont dus à des intellectuels congolais-zaïrois, Nyunda ya Rubango et P. Ngoma-Binda, qui sont bien sûr également soucieux du destin de leur pays, mais dont les attendus et les conclusions diffèrent sensiblement. De cette manière, ils illustrent aussi la relative ambiguïté de la figure de Lumumba dans son propre pays, sur laquelle nous reviendrons. Jean-Claude Willame, dans sa contribution, évoque lui aussi l'évolué Lumumba, dans une «mise en perspective» dont toute la vertu est de combler le hiatus — supportable pour l'histoire, mais non pour le sens — entre les deux visages colonialiste et anti-colonialiste de Lumumba. En intégrant un impondérable, à savoir les sentiments de l'intéressé, son «amour des Belges», Willame ne parvient pas seulement à recoller de manière plausible les deux bouts : il les sauve l'un et l'autre de l'oubliette où une historiographie pressée par le sens aurait été tentée de rejeter l'un des termes, faute de pouvoir lui assigner une place narrative dans un récit cohérent.

Willame intervient ainsi, de manière un peu décalée, dans une discussion suscitée récemment par un article de Benoît Verhaegen, lequel souligne au contraire l'«évolution à 180°» dont paraissent témoigner les prises de position de Lumumba <sup>2</sup>. En conclusion, l'auteur laisse choisir entre un Lumumba hypocrite, qui aurait longtemps caché son anti-colonialisme, et un Lumumba sincère en tout temps, mais qui n'aurait alors été qu'une girouette tournant selon les vents dominants. Verhaegen, prudent, ne tranche pas, — sinon en ce qui concerne le discours du 30 juin, qu'il qualifie de «première erreur politique impardonnable» —, et suggère même que la vérité pourrait se trouver «entre ces deux réponses extrêmes». Un Lumumba à la fois crédule et hypocrite, donc ? et le discours du 30 juin 60 une erreur ? C'est assurément pousser la barre (de l'histoire) un peu trop loin (du sens), et Jean Van Lierde, qui fut l'ami et le conseiller de Lumumba,

<sup>1</sup> Depuis : VERHAEGEN (B.) et WYMEERSCH (P.), *L'Association des évolués de Stanleyville et les débuts politiques de Patrice Lumumba (1944-1958)*. Bruxelles, CEDAF, 1983, 121 p..

<sup>2</sup> VERHAEGEN (B.), «Contribution à la biographie politique de Patrice Lumumba», dans *Bulletin des Séances de l'ARSOM*, nouv. série, T. 39, n°4, 1993 [publié le 15.X.1994], pp.597-610.

mais aussi l'un de ses hérauts <sup>1</sup>, devait d'autant plus vivement réagir que sa responsabilité de conseiller semble être partiellement engagée en ce qui concerne le fameux discours. D'où la missive «semi-publique» que nous avons pris le parti de reproduire dans ce livre : si elle n'apporte aucun fait nouveau, elle rappelle des valeurs et finalement nous interroge sur l'intention qui travaillé la prise de parole historique, comme sur les effets «secondaires» (effets de champ, effets de sens) qu'elle entraîne inévitablement, sur un autre plan que celui où se joue la vérité historique <sup>2</sup>.

Nous reproduisons partiellement un autre document, qui est en même temps une autre prise de parole historique sur l'«évolué Lumumba», à savoir une conférence prononcée à Kinshasa à l'époque de la Conférence Nationale Souveraine par Gabriel Kabongo Bujitu : on y voit évoqué un Lumumba studieux et consciencieux, modèle de ténacité et de franchise, l'homme de dialogue pacifique et de la vérité. Cette fois, l'accent valorisant est délibérément mis, non sur le révolutionnaire ou le nationaliste, mais sur une figure morale à même d'inspirer les comportements au cours de la longue crise zaïroise, et de les inspirer dans le sens de la patience, de l'honnêteté, de la probité. Pour lénifiant qu'il puisse paraître, un tel portrait doit se lire comme une dénonciation des travers du mobutisme, régime qui a fait du nationalisme, de la révolution et de la corruption l'usage qu'on sait, de sorte que ces lignes constituent donc aussi une tentative d'édifier, sur la base du héros revu et corrigé, une autre citoyenneté.

<sup>1</sup> Ce rôle de Van Lierde comme «producteur» du Lumumba nationaliste pacifique commence très tôt, puisque l'intéressé, militant de l'objection de conscience, est avec Pierre Houart un des piliers du groupe des «Amis de Présence Africaine» qui jouera un rôle crucial à Bruxelles comme point de référence des Congolais et dans la «présentation» de ceux-ci en Belgique. En 1959, le groupe «recevra» notamment, le 24 janvier, Ernest Glinne, qui vient de rencontrer Lumumba à Accra, le 25 avril, Lumumba lui-même, et le 22 mai, Auguste Kalanda, en plus d'autres acteurs comme A.A.J. Van Bilsen, J. Kasa-Vubu, Daniel Kanza, Arthur Doucy, etc. Dans sa contribution, Katharina Städtler évoque cette problématique qui mériterait un examen en soi.

<sup>2</sup> Quant au fond, il est difficile de ne pas tomber d'accord avec Benoît Verhaegen, qui nous a apporté les précisions suivantes : «[...] une erreur *politique* n'est pas une erreur morale ou une méconnaissance de l'histoire. Elle se juge non sur la conscience ou les intentions de l'auteur, mais par rapport aux conséquences qu'elle a entraînées. Celles-ci furent catastrophiques. / Le terme *impardonnable* est ambigu. Je le regrette. Il peut signifier que l'auteur ne pardonne pas — ce qui n'est évidemment pas le cas puisque j'applaudissais ce discours — ou que les autres auditeurs ne lui ont pas pardonné, ce qui est arrivé. Les autres, hélas, avaient encore le pouvoir réel au 30 juin 1960 ; il aurait fallu s'en rendre compte et parler en politique. / Il y avait d'autres discours et d'autres politiques possibles. Aujourd'hui je préfère celle d'un Mandela, d'un Nyerere ou d'un Nkruma qui recommandait à Lumumba d'être «aussi froid qu'un concombre» face à ses ennemis. Il faut admettre que le discours d'un premier ministre ne peut être celui d'un journaliste ou d'un militant surtout dans le contexte du 30 juin 1960. [...]» (Lettre aux éditeurs, 25 janvier 1997).

### Prophète en son pays ?

Il faut à présent y venir : l'image du Premier Ministre congolais n'a jamais fait l'unanimité dans son propre pays ; son souvenir semble même gêner, et c'est l'une des premières surprises pour l'observateur qui en juge à partir des tracées, diverses mais vives, de cette postérité de par le reste du monde. Cette gêne s'exprime déjà au moment des faits, si l'on y songe : ainsi, les fameuses élections de mai 1960, qui sont presque toujours présentées comme un triomphe unilatéral pour Lumumba, lui apportent sans doute une victoire, réelle et même impressionnante dans un système parlementaire à l'occidentale, mais dans une proportion qui ne suffit pas à donner une majorité à son seul parti. Lorsqu'on regarde d'un peu plus près la carrière politique de Lumumba, on s'aperçoit qu'elle est jalonnée de ralliements, certes, mais aussi par un nombre considérable de défections, de lâchages, de prises de distance plus ou moins marquées ; il y a, bien sûr, celle des soutiens belges, qu'évoque ici Jean-Claude Willame ; il y a, plus fondamentales peut-être, les réticences du Mouvement National Congolais lui-même, par rapport auquel (et non l'inverse) Lumumba organisera une dissidence ; il y a, avant le 30 juin 1960, le retournement de Victor Nendaka, peu souvent rappelé par l'historiographie alors que, précisément, l'homme jouera sans doute un rôle décisif dans l'éviction de Lumumba et dans son envoi vers la mort. Et cetera. Lumumba fut celui que beaucoup abandonnèrent. Les faits qui se succèdent, de la mutinerie à l'assassinat, c'est dans la simplification du mythe seulement qu'on peut en faire endosser toute la responsabilité à quelque «complot de l'étranger», ce qui est encore une façon de nier aux Africains la capacité d'interférer dans leur propre Histoire. En réalité, nonobstant les pressions diverses qui s'exercèrent de la part de «conseillers» en tous genres, il est impossible de faire l'impasse sur le rôle plus ou moins actif d'un certain nombre de responsables du jeune État congolais dans l'expulsion du Premier Ministre hors de l'avant-scène. Et lorsqu'on y est attentif, on ne peut manquer d'être frappé par la violence de certains propos, jusqu'à des menaces de mort (Pongo, Munongo,...), tenus publiquement par des personnalités congolaises contre Lumumba avant même le 30 juin 1960. Il y a là un potentiel de haine dont il faudra bien un jour aussi faire l'histoire.

On ne peut qu'être frappé aussi par le silence relatif que, sur un autre mode, plus réticent qu'hostile, une proportion importante d'intellectuels et d'écrivains congolais ont entretenu, depuis plus de trente-cinq ans, à propos d'un épisode qui semble les mettre mal à l'aise. Par exemple, il est significatif que le numéro de *Zaire-Afrique* consacré à la célébration du 40e anniversaire du manifeste de *Conscience africaine* (1956) ne mentionne pas une fois, dans son rappel historique de la «marche vers l'indé-

pendance», le nom de Lumumba<sup>1</sup>. Un Mudimbe, dans la subtile autobiographie qu'il a donnée récemment, cite à peine son nom, comme s'il s'agissait d'un signalement obligé, à propos duquel il ne s'étend guère et qu'il évite prudemment de qualifier.

On trouvera, dans l'article de Charles Djungu-Simba, un inventaire de ce silence, qui tout de même est une trace, ainsi qu'une première explication. La tentative interrompue et probablement hypocrite, par laquelle le régime de la dictature a tenté de récupérer à son profit l'image du «héros national», a sûrement contribué à brouiller les cartes : il devenait difficile, et c'était bien là le but de la manœuvre, d'invoquer contre le mobutisme ce qui était présenté comme son fondement. D'aucuns l'ont fait cependant, et continuent de le faire, et parmi eux tous ceux qui militent dans la «mouvance progressiste» des «patriotes congolais» (cf. document *Mashindano*). On peut d'ailleurs se demander jusqu'à quel point la manœuvre a vraiment réussi à semer la confusion, ce qui revient à se demander jusqu'à quel point qualitatif et quantitatif, et pour quelle durée, la pénétration de l'idéologie mobutiste s'est réellement effectuée : il y aurait là un autre linge sale à laver en famille.

En réalité, tout se passe comme si l'idéologème «Lumumba», en dehors du milieu qui aujourd'hui encore se dit «lumumbiste», ne prenait pas, voire inspirait la méfiance. Une méfiance qui peut être clairement affirmée, on le verra sous la plume de P. Ngoma-Binda. Ou qui se propose sous une forme plus ambivalente, tant il est vrai qu'on n'éprouve pas vraiment l'envie de faire le jeu de ceux qui furent les adversaires de Lumumba, non plus que de ternir un moment qui a tout de même constitué un fondement national et qui avait suscité de si généreuses sympathies, parfois, à l'étranger. Cette méfiance s'explique aussi, et peut-être surtout par le fait que d'autres que Mobutu ont voulu s'emparer de l'héritage, et singulièrement les rebelles logés à Stanleyville qui, de 1960 à 1965, se sont présentés comme ses successeurs légitimes, rebaptisant ainsi sur les fonts de la lutte populaire et anti-impérialiste une pensée dont on admet pourtant aujourd'hui qu'elle ne devait rien au marxisme.

Sociologiquement, le profil de ces rebelles ne présente pas de solution de continuité avec celui des «Jeunesses lumumbistes» qui se faisaient déjà remarquer en Province Orientale et au Kivu avant l'Indépendance, au point que Lumumba dut promettre d'envoyer des «inspecteurs» du MNC pour les contrôler. D'autre part, quelques personnalités sont effectivement passées de l'entourage de Lumumba au Gouvernement de Stanleyville. Il y

---

<sup>1</sup> *Zaire-Afrique*, XXXVI<sup>e</sup> an., n°306, juin-juillet-août 1996.

a néanmoins là une visible distorsion dans la transmission des valeurs, pour ne pas parler d'accaparement. Sur cette période, on verra notamment, ci-dessous, l'édifiant «Catéchisme du lumumbisme». On verra aussi la lecture que propose Véronique Porra, sur la base des derniers documents publiés, de la présence de Che Guevara dans les maquis de l'Est congolais. L'étude montre, d'une première façon, la connection entre deux figures mythiques, toutes deux d'ailleurs échouant à matérialiser leur utopie (ce terme n'est pas entendu négativement) dans l'histoire, mais réussissant par contre une impressionnante percée dans les imaginaires, c'est-à-dire, en ce cas, aussi dans les espérances. Or, le souvenir de la guerre civile, cette «rébellion qui a étouffé la Révolution», ainsi associé à Lumumba, est un souvenir particulièrement pénible. Et l'eût-on oublié, que le mobutisme l'a assez massivement rappelé pour qu'il demeure. Plus généralement, on ne saurait assez tenir compte du report, sur l'image de Lumumba dans son propre pays, de signes produits par ceux qui se sont réclamés de son autorité, qu'il s'agisse d'un Anicet Kashamura au Kivu, d'un Christophe Gbenye ou, plus tard et dans un genre différent, d'un Joseph Mobutu.

Le Premier Ministre du Congo a donc laissé une postérité pour le moins variée dans son propre pays. Du côté de l'adhésion sans réserve, on trouve la «Mouvance progressiste» qui, notamment, célèbre chaque année à Bruxelles l'anniversaire de la mort. Elle se centre sur un nationalisme panafricain qui n'a en rien modifié ses positions idéologiques depuis l'indépendance ; significativement, les mêmes photos en noir et blanc sont réexposées chaque année dans le local, et la fidélité des discours qui se tiennent est exemplaire. Du même côté, mais s'exprimant dans un *sens* un peu différent, et pour cause, encore qu'il y ait des points de passage entre les deux groupes, la mémoire collective des Tetela a elle aussi entretenu un souvenir positif de celui qu'elle considère comme son rejeton le plus illustre. Thomas Turner, qui connaît particulièrement bien cette collectivité, a recomposé les dires de cette mémoire dans l'étude qu'il propose ici. En annexe, on découvrira aussi des témoignages collationnés à Kinshasa en milieu tetela par Alphonse Mbuyamba Kankolongo. Enfin, plus diffus dans les populations et moins facile à cerner, un récit favorable s'est transmis dans d'autres collectivités au Congo-Zaïre ; on en trouve en tout cas une expression dans ce qu'on a appelé peut-être un peu vite la peinture populaire. Bogumil Jewsiewicki montre ici selon quels mécanismes et en fonction de quels contextes chronologiques et sociologiques, trois figures positives différentes de Lumumba ont pu être reprises dans la mémoire collective : le Moïse libérateur et annonciateur de Terre promise, le héros-ancêtre des Tetela et enfin le Christ d'une passion narrativisée en fonction du contexte et des langages disponibles.

Les tentatives qui ont été faites, surtout dans le contexte de la C.N.S., pour reconstituer autour du souvenir de Lumumba un modèle alternatif au mobutisme méritent aussi d'être notées. Sans doute, cet essai de récupération a-t-il été lié aux stratégies politiques de certaines individualités qui ont trouvé là un moyen propice de revenir dans le parcours (dans le bon sens cette fois). Mais il est intéressant d'observer, déjà auparavant, la volonté de trouver en Lumumba les signes (historiques, langagiers) d'une alternative à la dictature ; ce passé tragique entretient aussi la mémoire, certes fondée sur une très courte période, d'un Congo indépendant, prospère, démocratique, et attaché à son nom plutôt qu'à celui de Zaïre<sup>1</sup> — cette appellation-là étant le paradigme des impostures de l'authenticité puisqu'elle est empruntée aux Portugais de jadis.

À l'inverse, des réticences plus ou moins nettes n'en existent pas moins. Parmi les plus virulentes, on trouve les chansons populaires du Kasai, dont Bertin Makolo Muswawa donne ici quelques échantillons. Elles s'expliquent évidemment par les événements qui, faisant suite aux troubles déjà apparus quelques mois avant l'indépendance dans cette province, l'ont ensuite ensanglantée. Il y a également les réticences, dont nous avons parlé, qu'expriment les faits tragiques, d'une part, les discours, d'autre part. Il faut y insérer aussi les silences et les gênes circonspectes, qui ne sont sans doute pas un désaveu formel, mais qui n'en sont pas moins à leur manière éloquents. Un discours moyen, celui d'un Valentin Mudimbe, ou celui d'un Albert Tshibangu<sup>2</sup>, fait une petite place à Lumumba, généralement positive et centrée sur le discours du 30 juin ; il se garde d'exprimer des réserves, a fortiori des critiques, mais il évite tout autant de s'y attarder, et s'abstient en tout cas de verser dans le dithyrambe non plus que dans le récit épique.

Sauf dans la sensibilité panafricaniste de la «mouvance progressiste», qui rejoint la position tiers-mondiste standard, rien de tout cela ne peut s'imaginer à partir des images qui ont été répandues en dehors du pays. Mais avant de présenter cet aspect international, un mot encore au sujet de quelques autres documents «congolais» que nous proposons ci-dessous. D'abord, des extraits du journal que tenait un magistrat colonial, en poste dans l'intérieur du pays dans les années 58-60 : la façon dont il perçoit Lumumba, à l'intérieur d'un contexte social — et administratif — qu'on sent tendu, apporte un témoignage d'autant plus sensible qu'il est rédigé au moment même où se produisent les évolutions cruciales. Ensuite, un docu-

<sup>1</sup> Structure visible, par exemple, dès le titre dans : KALONDA Djessa (Jean-Grégoire), *Du Congo prospère au Zaïre en débâcle*. Paris, L'Harmattan, 1991, 239 p., ill.

<sup>2</sup> TSHIBANGU-WA-MULUMBA (A.), *Hommage à la colonisation*. Paris, OKEM, 1987; p.149-150.



ment, anonyme lui aussi mais rédigé récemment, témoigne de l'image qu'on pouvait avoir de Lumumba au seuil même de sa carrière politique, à l'époque où, après avoir vivoté comme pigiste, grâce à l'entremise de Maurice Kasongo et, semble-t-il, ...de Joseph Mobutu, il assure à la fois la promotion de la bière *Polar* et celle de ses visées politiques. Enfin, quelques extraits d'un long reportage consacré à Lumumba par le journal *La Presse africaine* proposent une autre image encore, qui peut-être surprendra, à propos d'un leader congolais *soutenu* par la presse coloniale ; relevons en outre que ce journal est édité au Kivu, lieu que la structuration mythique assigne au rôle de foyer de la réaction colonialiste <sup>1</sup>.

### Lumumba, figure mondiale

En dehors du Congo-Zaïre, la variété des images n'est pas moindre ; toutefois, les syntagmes où elles s'articulent paraissent plus clairs, en proportion sans doute des simplifications que favorise la distance, des mythifications que favorisent la méconnaissance mais aussi la volonté de faire sens. Ce qui ne signifie pas, bien entendu, que ces images soient toutes fausses, ni qu'on ait renoncé à produire des énoncés sous le signe de l'analyse historique, bien au contraire.

On suivra avec un intérêt particulier, tout d'abord, l'examen que fait Katharina Städtler de l'attention que le groupe parisien de *Présence africaine* porte au Congo, et en particulier à Lumumba. C'est l'occasion de rappeler que le souci qu'on pouvait avoir dans ce groupe au sujet de l'Afrique centrale a d'abord été plutôt discret, sinon fortement condescendant <sup>2</sup>. Mais aussi que, tout comme Moïse Tshombe d'ailleurs, Lumumba prend fort tard le train de la renommée politique ; d'autres contributions relèveront par ailleurs ce phénomène. Une fois la prise de conscience effectuée, le groupe de *Présence africaine* ne va certes pas ménager son attention à la crise congolaise, encore laisse-t-il le sentiment qu'il ne s'y intéresse pas en soi, mais plutôt en fonction de l'ONU et d'une exemplarité mondiale. Ceci est confirmé par le fait que les signatures qu'on trouve au bas des contributions — articles et comptes rendus — qui s'intéressent au Congo belge et ex-belge sont majoritairement celles de Belges et de Congolais,

<sup>1</sup> Précisons toutefois qu'au cours d'un entretien qu'il nous a accordé à ce sujet, le directeur de ce journal, Max Arnold, a justifié sa volonté de ne plus rien écrire au sujet de l'Afrique centrale, « parce qu'il s'était trop lourdement trompé déjà ».

<sup>2</sup> Cette condescendance des « civilisés » ouest-africains pour les Congolais s'aperçoit par exemple aussi dans la préface que Senghor accorde au recueil d'Antoine-Roger Bolamba : *Esanzo, chants pour mon pays* (Paris, Présence Africaine, 1955, 42 p.).

comme s'il n'avait pas été de la dignité des Ouest-Africains d'ouvrir eux-mêmes un dossier qui n'était pas «français».

Déjà évoquée, la réaction du Belge Jean Van Lierde, qui fut un témoin direct des événements de l'indépendance, et un proche de Lumumba, s'inscrit sous le signe de la fidélité ; nous reproduisons ci-dessous, outre la lettre dont nous avons parlé, des extraits d'un exposé exemplaire : *La dimension d'un tribun* (1988), qui fut publié confidentiellement, puis circula sous forme de photocopies. La plus connue de ces prises de position est toutefois l'édition du recueil *La Pensée politique de Patrice Lumumba* (chez Présence africaine, en 1963), qui fut maintes fois traduit et dont la préface de Jean-Paul Sartre est restée fameuse. C'est que Sartre ne fut pas le dernier à monter au créneau pour faire de Patrice Lumumba le héros de l'anti-impérialisme. Jean-Marc Moura, en spécialiste de l'idéologie tiers-mondiste en France <sup>1</sup>, brosse ici le tableau de ce qui se joue sur une scène à vrai dire très éloignée de Léopoldville. Pas seulement éloignée, mais aussi relativement indifférente à ce qui s'y passe, peu soucieuse d'autre chose en tout cas que d'y voir une illustration a priori pour un canevas de pensée bien arrêté, dont le substrat mythique affleure en proportion du sens qu'il dégage. C'est forcément le cas aussi chez Césaire, dont la pièce *Une saison au Congo* fait pourtant plus que d'emprunter, comme le fait Rossini, la matière narrative d'un opéra à une légende suisse : il se range ainsi dans une sensibilité collective, celle des peuples autrefois colonisés, et depuis lors victimes de recolonisations larvées ou à tout le moins d'étouffements organisés. Deux articles, dus à Karin Sekora et à Kathleen Gyssels, sont consacrés à cette pièce importante dans l'ensemble des images de Lumumba.

Bien d'autres écrivains africains ou antillais, bien sûr, ont évoqué la figure de Patrice Lumumba. À commencer par les auteurs de la célèbre *Onitsha Market Literature*, dont les pièces résument assez bien la doxa qui s'est établie à propos du complot néo-colonialiste organisé contre la pureté héroïque (cf. la contribution d'Alain Ricard). On retrouvera ce manichéisme à plus d'une reprise dans le panorama général que brosse par ailleurs Marie-José Hoyet des occurrences de Lumumba dans le corpus afro-antillais. L'ampleur de ce parcours est en soi significative de ce qu'a pu représenter, au-delà des paramètres concrets de la politique congolaise en 1960, un héros particulièrement exemplaire. Sans doute, des indépendances africaines, Lumumba n'est-il d'abord qu'une figure parmi d'autres ;

---

<sup>1</sup> Voir MOURA (J.-M.), *L'image du tiers-monde dans le roman français contemporain*. Paris, Puf, 1992 ; cf. Aussi : LAMOUCI (Noureddine), *Jean-Paul Sartre et le Tiers-Monde. Rhétorique d'un discours anti-colonialiste*. Paris, L'Harmattan, 1996.

mais le «beau Patrice» a plus d'un avantage à faire valoir sur le marché des biens communicationnels et mémoriels : sa personnalité et son charisme, son âge et son physique, l'aisance avec laquelle il joue des médias, l'émotion que suscite son assassinat, enfin le fait même de sa mort jouent en faveur de sa postérité. D'autres dirigeants africains, qui resteront quant à eux aux commandes de l'histoire, subiront l'usure du temps et l'épreuve du pouvoir. Lumumba a sans doute un autre avantage encore sur ses concurrents : ce «météore» a traversé le ciel au moment le plus opportun, dans une période où les consciences étaient particulièrement alertées par les enjeux politiques de ce qui paraissait à d'aucuns un basculement du monde au profit des exploités.

À cela s'ajoute le fait qu'un certain nombre de détails historiques favorisaient la constitution de récits non seulement épiques, mais encore messianiques et même christiques. Ces narrations, dont B. Jewsiewicki a récemment montré les enjeux à partir de la «peinture populaire»<sup>1</sup>, mériteraient d'être examinées aussi dans leurs réalisations verbales, aussi nombreuses (et variées quant à leur support générique) que cohérentes. Véronique Porra pointe le même phénomène à propos de Guevara, ce qui finit par relancer la question des points de passage discursif entre les conceptions du Salut que se font respectivement le judéo-christianisme et le marxisme athée. Le cas de Lumumba montre assez que, contrairement à ce qu'en dit Régis Debray, il ne s'agit pas d'un phénomène qui s'expliquerait suffisamment par la prégnance du catholicisme en terre latino-américaine : le bref «catéchisme du lumumbisme» rappelle entre autres le *Catéchisme du peuple* qui circulait naguère dans les milieux ouvriéristes en Belgique. Faut-il y voir une de ces *religions de contrebande* dont parle Henri Desroche<sup>2</sup> ? Assurément, non, mais on n'est pas non plus en face d'une «simple» prédication politique.

Héros des indépendances, symbole à la fois des injustices subies par la collectivité négro-africaine et de la possibilité d'en triompher, Lumumba trouve naturellement place dans la galerie des figures auxquelles se réfère si volontiers la poésie africaine des années 60, période d'engagement s'il en fut. Mais, tout bien considéré, certains portraits de Lumumba dans la littérature africaine sont bien moins clairs qu'on l'attendait, et l'on retrouve par

<sup>1</sup> JEWSIEWICKI (B.), «Corps interdits. La représentation christique de Lumumba comme rédempteur du peuple zaïrois», *Cahiers d'Études africaines*, n°141-2, XXXVI, 1996, pp.113-142.

<sup>2</sup> DESROCHE (H.), *Les religions de contrebande. Essai sur les phénomènes religieux en époques critiques*. [Tours], Mame, 1974. Sur ces questions, voir *Concilium*, n°245, 1993, et notamment KEE (A.), «La foi messianique de Marx», ; SOBRINO (J.), «Messie et messianisme depuis le Salvador». Cf. aussi DESROCHE (H.), *Sociologie de l'espérance. Panorama des phénomènes millénaristes*. Paris, Calmann-Lévy, 1973, sp. pp.94-106 et 166-171.

exemple, dans le seul roman qui lui soit entièrement consacré, à savoir *Léopolis* de Sylvain Bemba (1984), un écho de la distance, pour ne pas parler de l'ironie, qui s'exprime dans le second et ultime roman d'Antoine Ruti : *Affamez-les, ils vous adoreront* (1992). De même, comme le montre Claudia Ortner, si les premiers textes où Tchicaya U Tam'si évoque Lumumba cèdent au tour épique, les mentions ultérieures se ressentent d'une modernité, celle du texte en éclats, plus problématique dans la production du sens, et qu'on peut interpréter comme la conséquence d'une désespérance historique à laquelle la fin tragique du Premier ministre congolais n'est sans doute pas étrangère.

On pouvait évidemment s'attendre à ce que les images du héros nationaliste en Belgique reflètent une tout autre vision que celle du panégyrique panafricaniste. Encore faudrait-il être prudent. D'abord, il est nécessaire de rappeler que Lumumba compte des partisans parmi les Belges. Même parmi les coloniaux, comme nous l'avons dit, où cette faveur s'explique en partie par l'exaspération qu'ont progressivement suscitée, de la part de la Métropole, tant d'atermoiements funestes et puis tant de précipitations inconsidérées. Lorsque Lumumba rencontre de la sympathie, celle-ci s'exprime contre les «belgicains», et parce que le leader du M.N.C.-L., outre ses qualités, son charme et sa volonté de rassurer, semble avoir un projet clair pour le pays. Il en ira d'ailleurs de même, de ce point de vue du moins, pour Tshombe, qui obtiendra d'enthousiastes adhésions à la nationalité katangaise : en ce cas, Lumumba sera rejeté, non parce qu'il représenterait une position nationaliste congolaise, mais parce qu'au contraire il semble à ce moment incarner la quintessence des errances et des cuistreries de la Belgique politicienne dont il paraît le protégé jusqu'en juillet 60.

En Métropole, Lumumba est évidemment soutenu par ceux qui adhèrent en principe au point de vue nationaliste, ce qui est le cas de Jean Van Lierde, du groupe des Amis de Présence africaine et d'une gauche métropolitaine «engagée». Mais il faut y ajouter un certain nombre de décideurs sur lesquels il a fait bonne impression, à commencer par le Roi Baudouin en 1955 ; le jeune monarque constitutionnel sera suivi par plusieurs Ministres et responsables. Si Lumumba parvient souvent à séduire, il ne réussit cependant pas toujours à convaincre durablement, et d'aucuns s'inquiètent notamment de le voir tenir des propos fort variables selon son public, de sorte qu'on ne sait plus trop qu'en penser. Mais le fait est que, jusqu'à un certain point, Lumumba est moins l'homme que le peuple aurait imposé au pouvoir colonial, que le joker joué par l'autorité métropolitaine contre les Abakistes, avec lesquels le régime a eu maille à partir depuis longtemps, et

plus généralement contre les fédéralistes congolais<sup>1</sup>. Il peut évidemment paraître curieux, avec le recul, qu'un pays qui se sait lui-même aussi menacé par la division; et qui, pour ce qui le concerne, commencera à mettre en œuvre le fédéralisme dans les mois qui suivent l'indépendance congolaise, ait aussi absolument refusé pour le Congo toute autre formule que le centralisme unitaire. Si l'on voit bien les problèmes qu'aurait posés l'indépendance séparée et précoce que revendiquaient les Bakongo, le refus de concrétiser d'autres formes d'autonomie ou de décentralisation lors de la Table Ronde du début 60 ne s'explique peut-être que par la crispation même d'un Royaume d'autant plus inquiet au sujet de son unité qu'il sort à peine de l'Affaire royale. À cette crispation unitariste, Lumumba donnera du reste des suites pratiques dans la composition de son gouvernement et dans le choix des Gouverneurs de province, lesquels seront ressentis comme des affronts au Katanga, avec les conséquences qu'on sait.

Cela dit, l'image qui va de plus en plus se répandre au fil des semaines, tant pour les Belges de la Métropole que ceux de la colonie, est une image négative. On la verra passer de la simple réserve aux délires de la diabolisation. Christine Masuy analyse ici cette évolution dans le cas du quotidien *La Libre Belgique*, journal qui est à cette époque d'une tendance catholique conservatrice sans grande nuance<sup>2</sup>. Qu'en temps normal ce journal soit néanmoins réputé d'une bonne tenue intellectuelle rend plus étonnant encore cet accès de folie. Sans doute révèle-t-il la profondeur de la blessure narcissique ressentie par un pays où l'on s'est toujours méfié du radicalisme et qui, quelques mois auparavant, se mirait encore complaisamment dans les glaces de l'Exposition universelle de Bruxelles. Le syndrome s'exprime avec d'autant plus de violence qu'un discours lénifiant sur la «colonie modèle», version politique et technique des calendriers *pro apostolis*, avait travaillé profondément les consciences au cours de la décennie précédente. Il avait fallu bien du temps, et bien des images du «Congo moderne», pour qu'on accepte finalement de faire un peu sienne, un peu «dixième province», cette colonie au départ très étrangère à la nation. Conviction superficielle, malgré tout : il suffira de l'énoncé de quelques désordres pour qu'on lui retrouve son «vrai» visage de «terre primitive».

1 Pour se donner une idée du climat qui règne dans la gestion administrative et politique du Congo belge en ses dernières années, et pour se représenter la focalisation des esprits sur l'Abako plutôt que sur le M.N.C.-L., on recommandera la lecture de RYCKMANS (André), *Un territorial du Congo Belge. Lettres et documents 1954-1960*. Paris, L'Harmattan, 1995, 230 p.

2 Cf. aussi à : MORUE (Brigitte), *Lumumba à travers la presse belge. Janvier 1960 — Novembre 1961*. Mémoire de licence en Journalisme. Bruxelles, U.L.B., 1979-1980, 92 p.

Bernard Piniau a bien montré comment une telle mécanique de l'imaginaire a fait tourner ses rouages. D'abord en suggérant que l'irruption du mythe diabolisant est proportionnelle aux carences qui se manifestent dans la qualité de l'information, donc de l'histoire ; cette règle s'applique évidemment aussi au mythe sanctifiant. Ensuite, en pointant le rôle essentiel que joue à cet égard la littérature, entendue au sens le plus général et sans égard pour les genres, légitimes ou triviaux ; c'est elle en effet qui a fourni aux journalistes et, par eux, aux responsables politiques, le stock des images mythifiantes dont les locuteurs ne demandaient plus alors qu'à se servir, ayant abandonné, avec l'idée d'une action à entreprendre encore en Afrique, le besoin de se documenter davantage.

Quant au point de vue colonial, on le sent évidemment inquiet avant l'indépendance, d'une inquiétude d'ailleurs compréhensible si l'on veut bien recomposer le calendrier en fonction duquel, après n'avoir rien décidé pendant longtemps, on donne l'impression d'improviser le « pari congolais » en paraissant se soucier peu de ce qu'il en adviendra « après », et en affichant des sourires comme ceux du Ministre De Schrijver, qui apparaissent a posteriori comme des monuments d'irresponsabilité et d'autosatisfaction. Cette inquiétude compréhensible s'accompagne d'un malaise qu'expliquent des motifs moins rationnels : c'est celui qui n'a cessé d'innerver le sentiment colonial, affleurant comme anxiété dans certains contextes de crise<sup>1</sup>, mais se manifestant paradoxalement aussi dans toutes les proclamations trop rassurantes concernant la « pax belgica ». On ne peut s'empêcher de se demander si Lumumba n'a pas pris trop au sérieux ces proclamations, sous-estimant ainsi les ondes de choc profondes qu'allaient susciter certaines de ses prises de position : en réalité, les bases de cette société coloniale sont extrêmement fragiles, et, sauf le cas de Tshombe qui semble avoir bien compris son besoin de réconfort, les acteurs de la crise congolaise échoueront à lui inspirer confiance. Tout se joue, semble-t-il, sur assez peu de choses : du sentiment, de la peur, des rumeurs, mais ce *peu de chose* fut bien à tort considéré comme tel.

Les images apparemment quelque peu délirantes rapportées par une partie de la mémoire coloniale à propos de Lumumba s'expliquent par là. Ne citons qu'un livre à titre d'exemple, celui que le très réactionnaire Arnaud de Monstelle consacre à *La Débâcle congolaise*<sup>2</sup>, laquelle se résume selon lui à « l'abandon précipité de la souveraineté belge aux mains d'une poignée d'aventuriers incompétents, haineux et dépourvus de tout

<sup>1</sup> Cf. E.a. VELLUT (J.-L.), « Le Katanga industriel en 1944. Malaises et anxiété dans la société coloniale », *Le Congo durant la 2e guerre mondiale*. Bruxelles, ARSOM, 1983, pp.495-523.

<sup>2</sup> Préface du Vicomte Terlinden. Bruxelles, Leclerc, 1965, 188 p.

frein moral» (p.92). Lumumba est cet «extrémiste congolais» dont l'activité est «purement révolutionnaire» (p.129) et qui «intimide systématiquement ses collègues modérés» à la Table Ronde (p. 133). «L'émeute de Stanleyville du 29 octobre 1959 (70 tués) [a été] suscitée par Lumumba» (p.134) ; voici en quels termes elle est relatée :

Dans la Province Orientale (à la tête de laquelle venait d'être placé comme Gouverneur un parfait honnête homme, excellent juriste et poète à ses heures, qui avait fait toute sa carrière dans les bureaux sans jamais exercer un commandement effectif et qui, à ce moment, souffrait d'une façon aigüe de la goutte), l'ancien condamné de droit commun, Patrice Lumumba, type même du paranoïaque primaire, donnait à son M.N.C. un essor nouveau, en usant alternativement — avec une habileté et une absence de scrupules remarquables — de promesses fallacieuses et de menaces, de compromis et d'actes de terrorisme, jusqu'à ces émeutes sanglantes d'octobre 1959 qui en firent un martyr à bon compte, grâce à une condamnation judiciaire de pure forme pire qu'un non-lieu (p.136).

Ces termes expriment e.a. l'aspiration à voir un «vrai chef» exercer ses responsabilités ; or, à cette aspiration, si caractéristique d'un certain utopisme colonial <sup>1</sup>, la «crise» n'apporte apparemment que des réponses décevantes : «Il eût fallu, ensuite, qu'à défaut d'idéal et de compétence, les coryphées aborigènes de la politique congolaise aient été, au moins, capables de garder dans le succès la tête froide et le jugement sain» (p.184). D'où les invectives, qui tiennent lieu d'analyses, contre «les criaileries revendicatrices de Kasavubu, Lumumba et d'autres agitateurs congolais» (p.183).

De tels jugements, bien entendu, nous en apprennent moins sur ce dont ils parlent que sur ceux qui les énoncent, et peut-être plus encore sur le sentiment du gâchis qu'inspire le contexte. On trouve des énoncés semblables, par exemple, sous la plume d'un Jean Schramme : procédant d'une pensée politique aussi indigente que leur ton paraît sincère, ils témoignent, sinon en connaissance de cause, du moins d'après une expérience vécue et en fonction d'un intérêt réel pour le pays. Or, leurs formulations rejoignent celles de plumitifs qui n'ont ni expérience ni curiosité du Congo, comme la plupart des auteurs de romans policiers auxquels s'intéresse ici Édouard Vincke. On pourra en tirer cette conclusion que, ici comme dans d'autres cas, ce que Piniau appelle le «savoir réaliste» est peu appelé à la rescousse lorsqu'il s'agit de prendre la parole à propos de ce qui a représenté une blessure profonde. Bien sûr, ceux qui en furent ne manqueront pas de souligner qu'ils en étaient, ni de multiplier les «effets de réel» pour authentifier leur propos ; mais, au-delà d'un certain nombre de données qui sont celle de l'expérience éprouvée, l'écriture s'organise prioritairement autour

<sup>1</sup> Cf. HALEN (P.), «Le petit Belge avait vu grand». Bruxelles, Labor, 1993, pp.311-350.

d'un récit mythique, axé sur le sens et négligeant la discipline de l'histoire autant que certain respect humain.

Les traces laissées par la crise congolaise dans la mémoire mondiale reflètent plus encore cette ruée sur le sens. Accaparement, d'une part, et récupération de la figure de Lumumba par les régimes socialistes de l'époque. C'est à qui tirera le mieux parti de son nom. La Chine fait jouer de grands spectacles dramatiques où Lumumba est le héros conduisant le peuple vers son destin révolutionnaire. L'URSS baptise du nom de Lumumba une université vouée à l'entente entre les peuples sous la bannière du communisme. Cuba et tant d'autres pays feront de même pour des usines, des rues, des places, des écoles. Les deux articles de Stanislaw Jankowiak et d'Andrzej Szpocinski illustrent ici le cas de la Pologne, exemple dont l'analyse pourra facilement être extrapolée vers d'autres pays auxquels un même moule historiographique fut imposé. On y suivra, dans la chronologie, les étapes par lesquelles le « météore » s'est manifesté et par lesquelles l'appropriation a cherché à s'effectuer. Perspective peut-être plus intéressante encore, on s'y interrogera aussi, à partir du cas Lumumba, sur la prégnance réelle des idéologèmes officiels : l'idéologème « Lumumba », en tout cas, ne s'est guère implanté, n'a pas fait sens durablement, ni sans doute profondément. Nous reproduisons ici, malgré sa mauvaise qualité, une photographie plutôt sinistre, où l'on peut reconnaître Pauline Lumumba, entourée de quelques personnes, faire un bien maigre cortège dans une rue de Leipzig, allant inaugurer quelque monument à la gloire de son mari. Ce document se passe, croyons-nous, de longs commentaires.

Du côté des États-Unis, dont on sait qu'ils ont joué un certain rôle dans le contexte, au point qu'une tentative d'assassinat au moins est imputable à la CIA, les choses sont forcément moins monolithiques : non seulement plusieurs sensibilités s'expriment, mais elles évoluent au fil des semaines. L'analyse proposée par Bernard Lemelin des opinions qui s'énoncent au sein du Congrès met en relief la complexité de la scène géo-politique sur laquelle le jeune Premier Ministre congolais cherche sa voie et celle de son pays. En réalité, il est pris dans des enjeux qui sont hélas sans rapport avec le Congo, ni même avec l'Afrique. La constante interférence de la Guerre froide, — avec ses mythes, sans doute, mais les mythes sont porteurs de dangers qui peuvent être bien réels — dans la crise congolaise est précisément ce qui rend difficile l'appréciation de ce qui, sur la scène de Léopoldville, procède de motivations peu congolaises. Si la distinction entre ce qui relève de l'intervention étrangère, d'une part, de raisons locales, d'autre part, est si difficile, c'est peut-être aussi qu'idéologiquement les choses sont confuses. Une alliance à la fois discursive et historique unit alors en effet, sous le signe de l'anti-colonialisme et de l'anti-impérialisme,



les efforts nationalistes des partisans des indépendances et la caution que leur apporte, a priori, le bloc socialiste. D'où des phénomènes curieux, comme le soutien apporté par ce dernier aux représentants de l'aristocratie tutsi venus plaider à l'ONU la cause d'une indépendance d'autant plus rapide que la tutelle belge travaille à imposer au Rwanda une «démocratie» hutu. D'où le soutien apporté par des chrétiens de gauche comme Van Lierde à un ex-libéral comme Lumumba, qui ne bouffe sans doute pas du curé à tous les repas, mais qui n'a pas plus de respect que ça pour les missions. D'où l'imputation du péché de communisme à un homme qui n'avait que faire de ce genre de doctrine mais à qui il arrive de prêter le flanc à ce genre de mythification.

En parcourant le *New York Times* de l'époque, on mesure mieux dans quel texte global le syntagme du nationalisme congolais cherche à se faire entendre. Malchance, la «crise congolaise» se déroule en pleine période électorale américaine, et alors même que Kroutchev et Castro mettent la pression : le journal ne cesse de reproduire des cartes de l'Afrique où s'aperçoit la progression des territoires échappant, par leur indépendance, au contrôle des pays occidentaux, et devenant ainsi des sujets de hantise pour l'anti-communisme. Le Congo n'est sans doute qu'un pays parmi d'autres, mais quel pays ! Son étendue, sa position géographique, ses richesses naturelles et ses infrastructures en font un enjeu — plus ou moins réel ou imaginaire, peu importe — dont se sont peut-être trop peu souciés les acteurs d'un processus centré sur lui-même, comme l'avait toujours été la colonie belge.

### De la littérature avant toute chose

Dans cet ensemble d'éclairages, ce n'est pas un hasard si la littérature occupe une place importante. C'est celle qui lui revient. Assurément, le présent projet est bien né au sein d'un Département d'études littéraires, mais ce facteur n'était pas déterminant. En réalité, ce que démontre avec succès un livre comme celui de Bernard Piniau, et ce que montrent encore les pages qui suivent, c'est que la littérature est, d'une part, un réceptacle documentaire tout à fait privilégié, qu'il importe sans doute de pouvoir interpréter en fonction de ses codes propres, pour les discours et les mentalités moulées dans les discours. C'est qu'elle est, d'autre part, un réservoir où s'abreuvent les imaginaires lorsqu'ils ont quelque motif de renoncer aux disciplines patientes de l'information et du savoir historien. C'est qu'elle est, enfin, un lieu d'élaboration et par ailleurs de légitimation pour l'imagerie. À ce titre, elle est moins ce dans quoi s'impriment les marques de procès socio-économiques ou conceptuels qui ont lieu en

dehors d'elle que ce qui alimente, voire agit sur ces procès. Ceci invite bien évidemment à concevoir, dans le champ d'une «littérature appliquée», un certain exercice de la littérature qui s'étend bien au-delà du corpus des œuvres imprimées et usuellement qualifiables de littéraires ou même de para-littéraires : une organisation littéraire — fictionnelle, narrative, métaphorique, mythique — du monde se déploie, dans mon langage, dès que je le regarde, et a fortiori lorsque je le regarde avec souffrance, crainte ou espoir, c'est-à-dire à chaque fois que j'ouvre les yeux.

Dès lors, il y a de la littérature dans la photographie et dans le cinéma, dans l'historiographie et dans l'histoire, dans le discours politique et dans la relation journalistique, dans le dessin d'humour et dans la conversation au café du commerce. On peut préférer ne pas appeler *littérature* ce qui se joue là, mais on admettra alors du moins que la littérature entendue au sens courant du mot entretient avec ces mécanismes un certain nombre de rapports qui pourraient donner un tout autre sens aux études littéraires. Et par exemple celui de concevoir les œuvres (esthétiques) comme des lieux de modélisation privilégiés, — au même titre par exemple que les «blagues» qui circulent d'une bouche à l'autre en cherchant leur pertinence sociologique — pour les structurations discursives.

À cet égard, la question du héros, qui hante le «discours social» depuis la scène de l'opéra antique, hyper-légitimé, jusqu'aux configurations les plus «vulgaires» (militaires, par exemple, ou sportives) de la parole collective, revêt évidemment une valeur particulièrement exemplaire. «Le héros exaltant de nos rêves incarne, assure Philippe Sellier, notre désir d'échapper aux limites d'une vie terne pour accéder à la lumière, notre volonté de quitter les bas-fonds pour les hauts espaces, notre passion de souveraineté. Nous voudrions tous être des dieux, comme n'ont cessé de le répéter la Bible, les stoïciens, saint Augustin, Pascal, Nietzsche ou Sartre. Cette rêverie fondamentale, commune aux hommes de toutes les civilisations, a constamment suscité des textes littéraires, de l'histoire babylonienne de Gilgamesch au roman policier»<sup>1</sup>. L'Afrique n'est pas en reste, comme l'ont montré notamment Werner Glinga pour le Sénégal, ou Richard Bjornson pour le Cameroun<sup>2</sup> : le héros est le noyau d'un récit où s'agglutine, par accumulation et métissage, un conglomérat de signes porteurs d'espérance.

<sup>1</sup> SELLIER (Ph.), *Le Mythe du héros* (1970). Paris, Bordas, 1985.

<sup>2</sup> Cf. GÉRARD (Albert), «Littérature, histoire, identité nationale : le cas du Sénégal», dans *Carrefours de cultures. mélanges offerts à Jacqueline Leiner*. Éd. Régis Antoine. Tübingen, Günter Narr Verlag, 1993, pp.369-383.

En ce sens, une fois relié à une collectivité et donc au devenir de celle-ci, le héros est porteur d'une utopie où «le dieu devient homme pour que la société devienne religion»<sup>1</sup>. Il rassemble auprès de lui «les trois filles du temps : la mémoire qui ré-anime le passé, la conscience qui danse le présent, l'imagination qui conjure et adjure l'avenir» (*ib.*, p.220). Non pas dans un imaginaire d'illusion, car la mythification «n'est pas forcément une *aliénation*. Au contraire, elle peut même être la seule voie de salut pour une identité» (*ib.*, p.216). Il est certes normal que les utopies s'usent, et même qu'elles «meurent deux fois. Une fois dans la *praxis*, une fois dans le *logos*» : c'est que «leur trajectoire est balistique» (*ib.*, pp.208-209). Elles sont récupérées dans la culture : comme le visage du Che sur les tee-shirts, le visage de Lumumba ondulant sur des wax colorés, statue de pierre froide dans une cité obscure de l'ex-D.D.R., couverture-alibi d'un recueil de poèmes «africain» ; le nom de Lumumba prétexte d'un discours politique opportuniste ou... d'un cocktail *scharf* commercialisé en Allemagne.

Mais, nous en prévient encore Desroche, «Même usées, même domestiquées, les utopies ne laissent pas d'être explosives. Elles ne cessent d'exercer un énigmatique attrait, comme si elles recélaient malgré tout un feu couvant sous leurs cendres [...] Phénomènes de période *critique*, les utopies sommeillent dans le règne empesé de la période *organique*. Mais elles redeviennent requises et disponibles dans une nouvelle phase critique» (p.209). C'est ce qui aurait pu se passer lors de la Conférence Nationale, et qui pourtant ne s'est pas produit, probablement en raison des facteurs que nous avons dits plus haut, tous liés à l'histoire particulière de ce pays vaste, divers et fort mal soudé par ce qu'il a vécu depuis son indépendance, ne serait-ce que dans l'infrastructure des communications. Mais ce qui n'a pu surgir à Kinshasa à ce moment pourrait surgir, là ou ailleurs, pourvu que se recondense, au prix du mythe, le sens nécessaire.

En matière de héros, il est un cas, écrit le français Philippe Sellier, où la réalité a dépassé la fiction : celui de Jeanne d'Arc, dont le récit de la vie donne le sentiment de se démarquer sur le canevas des légendes héroïques, sans qu'on puisse parler d'une affabulation. Il en existe au moins un second cas : celui de Patrice Lumumba. Son existence ne nous est certes accessible et même, elle ne se constitue que dans les récits qui la racontent, l'érigent, au sens de l'analyse structurale, en fiction. Fictionnalité n'est pas synonyme, en ce cas, de fictivité, du moins globalement, car bien des points de détail qu'on peut trouver dans l'historiographie, qu'elle ait été secrétée par des récits «populaires» ou par des ouvrages «scientifiques», relèvent de la

---

<sup>1</sup> DESROCHE (H.), *Les Dieux rêvés*, op.cit., p.202.

simple affabulation. Dans les «témoignages», voire dans les «études» à propos de Lumumba, établir la liste des déformations, des contre-vérités, des amalgames, des procès d'intention, des rumeurs et des insinuations, des pieux silences et des aveuglements, bref dénoncer l'imagerie, serait un bon sujet de recherche académique. Mais on peut craindre — ou doit-on l'espérer ? — que le rétablissement d'une vérité historique, incroyante, *ne change rien au mythe*, tout simplement parce que le mythe apporte un sens plus profitable, peut-être plus nécessaire. Constat dangereux, certes, puisqu'il pourrait paraître justifier ce qui, aux yeux du *profane*, est injuste.

Un Lumumba en dieu, un Lumumba en diable, ce sont là des masques qui empêchent de voir l'homme Patrice Lumumba, le frère en humaine condition que nous pourrions comprendre. L'arbre cachant la forêt, l'héroïsation ou la diabolisation ont un autre défaut majeur : elles nous empêchent de connaître les dizaines d'autres humains qui, en ce contexte, furent éclipsés par le «météore». À cet égard, le jeu des médias dans la crise congolaise, ironiquement décrit par Jane Rouch<sup>1</sup>, avait un allié solide dans le chef du Premier Ministre : leur alliance objective non seulement faussa sans doute considérablement le processus d'information, mais elle accentua une *dramatisation* — encore la littérature — qui informa, au sens de modeler, et sans doute dans le sens du pire, la tournure des décisions politiques.

Du pire, assurément, pour le destin matériel d'un pays qui méritait un autre départ et qui se serait bien passé, jusqu'à aujourd'hui, des suites pénibles de la «crise congolaise», qu'il paie encore. Mais non pour le discours, qui put donner à l'aise dans toutes les imageries.

---

<sup>1</sup> *En cage avec Lumumba*. Paris, Les Documents du Temps, 1961.